

EXCELSIOR

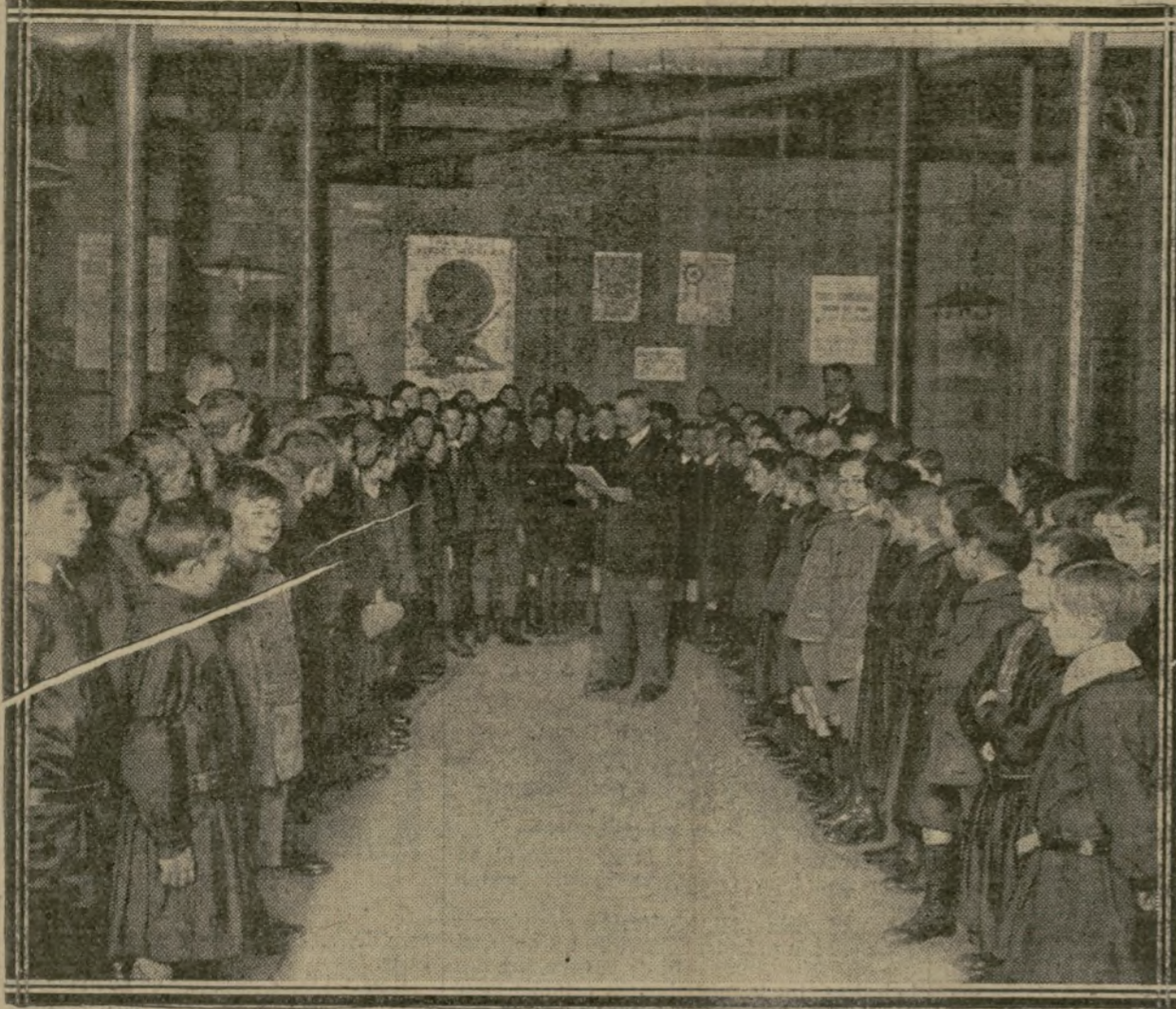
Huitième année. — N° 2548. — 10 centimes.

"Le plus court chemin m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Mardi
6
NOVEMBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 1500
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 5244 et 5745 ;
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^e des Italiens. Tél. Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

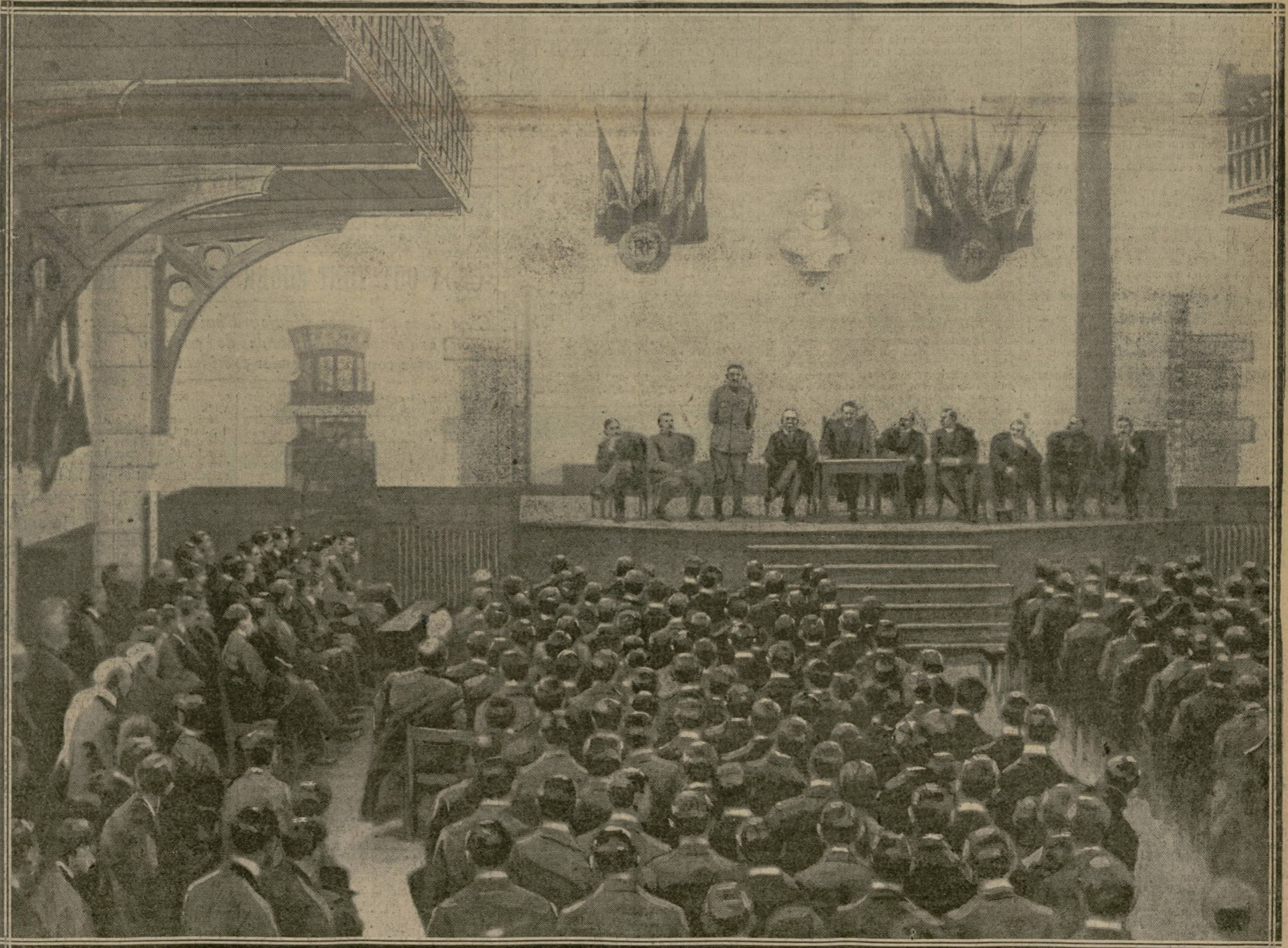
HIER ON A GLORIFIÉ GUYNEMER DANS LES ÉCOLES



LA LETTRE DU COM^{te} BROCARD EST LUE DANS UNE ÉCOLE COMMUNALE



LES OFFICIELS ET LE COM^{te} BROCARD ARRIVENT A LOUIS-LE-GRAND



LE COMMANDANT BROCARD ADRESSE UNE ALLOCUTION AUX ÉLÈVES DU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND, OU IL FUT ÉLÈVE

Hier matin, dans tous les lycées, collèges et écoles de France, on a donné lecture aux élèves de la résolution adoptée le 20 octobre par la Chambre des députés, concernant l'inscription sur les murs du Panthéon du nom de l'héroïque capitaine Guynemer. On a lu, en outre, la lettre magnifique du commandant Brocard, lettre que le Parlement a eu l'occasion d'acclamer et que nous avons publiée. La cérémonie principale a eu lieu à

Louis-le-Grand. Voici : 1° la lecture à l'école de la rue de Marseille; 2° l'arrivée des officiels à Louis-le-Grand, de gauche à droite : MM. Ferté, proviseur; Roy, censeur; le lieutenant Vial, MM. Lucien Poincaré, vice-récteur de l'Académie de Paris; Bellini, directeur de l'enseignement secondaire; Daniel Vincent, ministre de l'Instruction publique, et le commandant Brocard; 3° l'allocution du commandant dans la salle des fêtes du lycée.

LA RÉVOLUTION RUSSE

vue par la princesse Lucien Murat et M. Emile Vandervelde

La princesse donne cette impression du début de la Révolution:

"On dirait une maison de fous, mais ces fous sont ivres de liberté."

Ce que le ministre belge a vu six semaines plus tard :

"L'ivresse se dissipait: le "mal aux cheveux" de la Révolution commençait."

La princesse Lucien Murat, qui a publié, ici-même, deux intéressants articles sur Raspoutine, consacre à ce même personnage un volume qui va paraître en librairie et qui précède une magistrale préface de M. Emile Vandervelde, leader socialiste et ministre d'Etat belge. Grâce à l'amabilité de la princesse Lucien Murat, nous pouvons donner le premier de cette page remarquable aux lecteurs d'Excelsior.

J'ai rencontré la princesse Lucien Murat, pour la première fois, au début de 1917: elle rentrait de Russie. Je l'ai revue six mois après: j'en revenais moi-même. L'un et l'autre, après ce voyage, nous avons écrit un livre. Ils paraîtront sans doute en même temps. Notre itinéraire a été le même: les fjords de Norvège, Stockholm la grise, Petrograd avec ses palais rouges comme le drapeau de la Révolution, Kiel le front de Galicie et de Bukovine. Nous avons vu les mêmes choses et, parfois, les mêmes gens: tel ce général Broussiloff, qui devait connaître, en quelques semaines, toutes les ivresses de la victoire et toutes les disgrâces de la défaite.

Mais entre nos deux voyages, chronologiquement si rapprochés, il y a un hiatus formidable: celle Révolution russe que tout le monde attendait, que tout le monde tenait pour inévitable, mais que personne, ou presque personne, n'attendait si proche, et, surtout, si brusque, si rapide et si radicale.

Peut-être à Paris ou à Londres, quand on flairait la trahison, quand on devinait à quelles fins déshonestes tendaient les intrigues des conseillers de l'ar, avait-on soupçonné que la Douma devint un véritable parlement, que le tsarisme fit sa part à la volonté populaire. Mais qui se fut attendu à voir s'écrouler, en trois jours, la Douma, et le tsar, le parlementarisme constitutionnel et la monarchie semi-absolue, ne laissant debout, sur les ruines de tout ce qui avait été, qu'un gouvernement provisoire, prisonnier lui-même des soldats de la garnison de Petrograd, des ouvriers du faubourg de Wyborg?

A la Révolution française, pour en finir avec Louis XVI, il avait fallu trois ans. A la Révolution russe, pour abattre Nicolas II, il ne fallut que trois jours. Et ce que furent ces trois jours, rien, jusqu'ici, ne nous en a donné une idée plus saisissante que le dernier chapitre de ce livre: « Les soldats mettaient les crosses en l'air; les officiers, affolés, rendaient les armes au coin des rues; les prisons, vidées de détenus politiques et même d'assassins, se remplissaient de serviteurs du régime écroulé. Deux officiers allemands, dévotement par la foule, se réfugiaient à la légation de Suède. Le nombre des mutins grossit. Le Palais de Justice, sur la Litany, brûle comme les livres d'images. Les régiments, musique en tête, sur des airs de ballet, le drapeau rouge au vent, se rendent au Palais de l'Auride pour être harangués et félicités. Près du canal de la Moskva, les cadavres s'amoncellent au milieu des flaques de sang coagulé sur la neige... Tac, tac, tac... ce sont les mitrailleuses que la police a juchées sur les toits et qui menacent le ciel; on sent la poudre; les passants, apeurés, s'écartent; la rue offre un spectacle sinistre; personne ne voudrait manquer un acte de la tragédie. On dirait une maison de fous, mais les fous sont ivres de liberté. »

J'ai vu Petrograd six semaines après l'événement: l'ivresse première se dissipait, le « mal aux cheveux » de la Révolution commençait. Tout était calme, mais de ce calme trompeur qui s'établit entre les deux phases d'un cyclone. De tout ce que la princesse Murat avait vu, trois mois auparavant, rien, ou presque rien, n'était resté en place.

Le grand palais jaune où Raspoutine fut tué était désert. Le drapeau rouge de la Révolution flottait sur le Palais d'Hiver, comme à la Banque de Sibérie, au Crédit Lyonnais ou à la forteresse de Pierre-et-Paul. Les grands-ducs étaient bannis; les exilés étaient au pouvoir. Sturmer et Protodopof étaient en prison; Tseretelli venait d'en sortir. Le tsar, à Tsarkoïe-Selo, s'informait d'Albert Thomas; Albert Thomas, chez Kerensky, demandait des nouvelles du tsar. Le Soviet siégeait au Palais de Tauride. La Douma, expulsée, était en quête d'un local. L'autocratie n'était plus. La République n'était pas encore.

Seules, dans ce formidable renversement de la table des valeurs politiques ou sociales, d'humbles existences se continuaient, comme si rien ne s'était passé.

L'auto de l'impératrice mère, qui avait été mise à notre disposition, était encore conduite par son chauffeur habituel. Quand nous allâmes à Stavka, notre wagon-salon était le même qui emmena les délégués de la Douma auprès du tsar, pour réclamer son abdication: le steward n'avait pas changé. Et lorsque, entre deux entrevues avec le Soviet, je courus à l'Ermitage pour revoir les Rembrandts c'est un huissier de l'ancien régime qui m'arrêtant au passage, m'obligea de constater que, dans ce pays, devenu le plus libre du monde, une seule chose restait interdite: garder son chapeau sur la tête en visitant les salons de Catherine II et de Nicolas I^{er}.

Mais ces « témoins » d'une période disparue ne faisaient que rendre plus saisissante l'énormité du contraste entre la Rus-

sie d'hier et la Russie d'aujourd'hui. J'ai vu celle-ci au moment où elle venait de surgir. La princesse Murat a vu celle-là, au moment précis où le tsarisme allait s'effondrer, et c'est ce qui donne à son livre, si artiste, d'une observation si fine, si ingénieuse, si pénétrante, la pleine valeur d'un document historique.

Rien n'est exact et intelligent comme ses pages sur la Douma, par exemple; sur ces députés russes, « plus ardents qu'expérimentés, toujours prêts à s'échapper des réalités présentes pour atteindre le domaine des possibilités et du rêve ». De même les portraits de l'impératrice mère et de l'exquise grande-duchesse Maria Pavlovna sont d'un peintre autant que d'un écrivain. Et avec quelle curiosité, d'autant plus aiguë qu'elle n'est qu'à demi satisfaite, on lira les chapitres qui ont donné un titre à ce livre: *Raspoutine. — Ses pensées. — L'Aube sanglante!* Ils aident tout au moins à deviner ce que fut cet extraordinaire personnage qu'aucune femme ne vit sans subir, si peu que ce soit, son prestige, et dont le mysticisme sensuel fit revivre, en plein vingtième siècle, le dualisme des Cathares et des Albigois.

Mais toutes ces choses déjà sont d'un passé à la fois terriblement proche et terriblement lointain.

En moins de six mois, tous ceux, ou presque, dont la princesse nous parle dans son livre sont morts, comme Raspoutine ou Sturmer, sont rentrés dans le néant de la vie privée, comme ces grands-ducs ou ces personnages de la cour qu'elle eut l'occasion d'approcher, ou ont eu le temps, comme Miloukof, et d'autres, peut-être, demain, de monter tous les échelons du pouvoir et d'en être renversés.

Le dernier soir que j'ai passé à Petrograd, nous étions chez Tseretchenké, le jeune ministre des Affaires étrangères, que le sort destinait à porter le fardeau du pouvoir aux heures les plus tragiques de la Révolution. Le prince Lvof, alors président du Conseil, était là, et aussi Kerensky, Tseretelli, d'autres encore, sortis de prison ou revenus de Sibérie pour entrer au gouvernement provisoire.

Devant nous, se détachant en noir sur le ciel rose et or du couchant, se dressait, de l'autre côté du fleuve, la Bastille russe, la forteresse de Pierre-et-Paul.

Comme au temps du tsar, elle regorgeait de prisonniers, mais ce n'étaient plus les mêmes. Sturmer, Protodopof, Soukhominof étaient là, attendant l'heure de mourir ou d'être jugés. Pour occuper leur nouveau domicile, ils n'avaient en qu'à passer les ponts, rencontrant peut-être — dans ce prodigieux chassé-croisé — ceux dont ils allaient prendre la place et qui allaient occuper la leur!

Jamais Petrograd n'avait paru plus tranquille que par ces « nuits blanches » adorables, où le soleil ne se couche que pour donner vers minuit l'impression successive du crépuscule et de l'aurore. Nous causions au balcon du ministère des Affaires étrangères. On nous disait que, dans le gouvernement provisoire, l'union était intime et solide entre les « cadets » et les socialistes, entre Lvof et Kerensky. On escomptait le renouveau du sentiment national. On avait la ferme espérance que, pour défendre la liberté, le peuple russe saurait accomplir des prodiges.

De ces espoirs que reste-t-il à l'heure actuelle?

Lvof est tombé. Kerensky doit faire front à la fois contre l'anarchie, contre l'invasion étrangère, contre la dictature militaire. Petrograd est doublement menacé. La situation de la Russie, en septembre 1917, fait songer à celle de la France, pendant ce sinistre mois de septembre 1792, avec les frontières envahies, Lyon insurgé, Toulon aux Anglais, la Vendée en révolte, et Paris ensanglanté par d'innombrables massacres.

Mais cette analogie même est faite pour que, malgré tout, nous ne désespérions pas. Par le fer et par le feu, la Convention sauva la Révolution et la France. Puis, dans une épreuve semblable, la Révolution russe trouva, elle aussi, la force de se défendre, à la fois, contre ceux qui menacent sa liberté et contre ceux qui veulent porter atteinte à son intégrité nationale! Elle est perdue si le kaiser l'emporte. Elle ne peut vivre que par une double victoire. Mais cette victoire, malgré tout, n'est pas impossible, car, au milieu des dangers qui l'assaillent, la Russie n'est pas, ne peut pas être isolée. La liberté russe, en effet, est un intérêt vital pour tous les peuples libres de l'Europe et du monde. Avec leur aide, elle saura triompher.

Emile VANDERVELDE.

LA CONDUITE DE LA GUERRE

La Conférence de Paris aura lieu à la fin du mois

LONDRES, 5 novembre. — Aujourd'hui, à la Chambre des communes, M. Balfour a annoncé que la Conférence des Alliés, sur la conduite de la guerre, aura lieu à la fin de ce mois.

Il a déclaré ne rien pouvoir annoncer relativement à la Conférence sur les buts de guerre. (Radio.)

L' « AS DES AS » A LA MÉMOIRE DE GUYNEMER

On a glorifié l'« as des as » hier matin A Louis-le-Grand, le commandant Brocard et M. Daniel Vincent ont prononcé d'émouvantes allocutions.

M. de Fontanes, grand maître de l'Université impériale, disait un jour, non sans fierté, à quelque visiteur de marque: — A cette heure-ci, dans tous les collèges et lycées, les écoliers de France traduisent une version latine.

Hier, à huit heures, le ministre de l'Instruction publique, M. Daniel Vincent, pouvait dire à son tour: — En ce moment, dans toutes les classes de ce pays, on célèbre la mémoire d'un plus beau héros de la jeunesse, on glorifie le meilleur de nos enfants sublimes morts pour la patrie: le capitaine Guynemer.

Engendrer par son exemple des exploits d'épopée, servir de modèle aux générations futures, c'est là, à notre avis, à plus sûre façon d'entrer dans l'immortalité. Et le capitaine Guynemer est monté, en plein vol, dans ce ciel de gloire avec l'apostrophe de son ami et de son maître: le commandant Brocard.

On connaît l'histoire. L'ancien chef des Cigognes envoya, lors de la mort de Guynemer, une simple lettre, mais si noble et si fraîche, jaillie si miraculeusement de son cœur, que toutes les pages de nos littérateurs, tous les poèmes de nos joueurs de lyres pâlirent auprès d'elle.

C'est cette lettre qui fut lue hier dans toute la France.

M. Daniel Vincent ne se contenta point de signer un ordre patriotique: il voulut rendre un hommage public au magnifique soldat que la guerre avait arraché à son pupitre d'écolier.

Le ministre s'est donc rendu en compagnie de M. Lucien Poincaré, vice-recteur de l'Académie de Paris, et du commandant Brocard, au lycée Louis-le-Grand.

Pourquoi cet établissement fut-il choisi et non pas Charlemagne ou Saint-Louis? Il me semble qu'il y a là tout un petit complot, charmant d'ailleurs, arrangé par M. Daniel Vincent. Car il est nécessaire d'ajouter que le commandant Brocard est un ancien laboureur de Louis-le-Grand. Alors vous devinez la scène. Tous les élèves entrèrent sagement dans la grande saie des fêtes du lycée, paivoisée de drapeaux.

La lettre du commandant Brocard fut lue; on évoqua le passé: Hoche, Marceau dressèrent leurs grandes ombres devant l'assemblée.

Le ministre s'exprima en phrases brèves, énergiques, comme un vrai chef qui sait le prix du travail et de la discipline, deux mots qui doivent constituer dans l'avenir la devise des Français.

Ensuite l'ancien commandant des Cigognes se leva: il fit appel à l'enthousiasme aux énergies neuves.

On l'acclama, et les autorités avaient quitté le vénérable collège que l'on entendait en core, crépitant, assourdissant, volant au dessus des murs:

— Un « chic » à Brocard! Guynemer, Brocard: voilà les vrais modèles de la jeunesse française. — J. V.

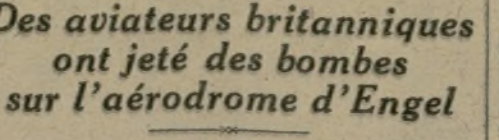


M. DANIEL VINCENT

Les nouveaux « as »

Des « as » descendent du ciel, frappés à mort, mais d'autres, aussitôt, prennent leur vol et n'ont de cesse qu'ils n'aient vengé leurs camarades glorieux.

Parmi les nouveaux « as » — on sait qu'il faut cinq victoires homologuées pour prétendre à ce titre — se classent le lieutenant Marty, l'adjudant Blune, le sergent Quette, le lieutenant Raymond et le sous-lieutenant de Rochechouart de Mortemart, prince de Tonnay-Charente.



SOUS-LIEUTENANT DE MORTEMART

Le sous-lieutenant de Rochechouart de Mortemart fait partie de l'escadrille 23, qui revendique parmi ses héros, Roland Garros, Gilbert, de Beauchamp, Lenoir, Casal, Baumont, etc.

La première victoire du sous-lieutenant prince de Tonnay-Charente eut le 16 juin dernier, la seconde du 3 septembre, les autres des 20 et 22, la dernière du 20 octobre. Chacune d'elles met en valeur des qualités qui sont d'un rare courage et d'une grande décision.

Des aviateurs britanniques ont jeté des bombes sur l'aérodrome d'Engel

LONDRES, 4 novembre (Officiel). — Nos avions ont effectué de nombreuses reconnaissances dans la journée du 4 novembre. Une machine ennemie à deux occupants a été détruite en mer. Une autre machine à deux occupants a été descendue désemparée et un patrouilleur ennemi a probablement été également détruit.

L'aérodrome d'Engel a été bombardé dans l'après-midi; des bombes ont été aperçues tombant parmi les hangars. Notre formation a été attaquée par l'ennemi, dont deux machines ont été obligées d'atterrir désemparées.

Toutes nos machines sont rentrées indemnes.

LES MILLIONS DE BOLO PACHA LA DEMANDE DE LEVÉE D'IMMUNITÉ PARLEMENTAIRE DE M. HUMBERT ADRESSÉE AU PRÉSIDENT DU SÉNAT

Il est probable que la Haute Assemblée sera saisie aujourd'hui même de cette requête.

Un fait d'une grande importance s'est produit hier, relativement à la plainte déposée par Bolo contre M. Charles Humbert, pour abus de confiance.

L'inculpé Bolo a saisi légalement le Sénat d'une demande de levée de l'immunité parlementaire de M. Charles Humbert, sénateur de la Meuse, et directeur du Journal.

Rappelons les circonstances qui ont provoqué cet acte judiciaire peu banal émanant d'un inculpé détenu contre un membre des plus notoires du Parlement.

Nous avons annoncé que M. Servin, président du tribunal civil de la Seine, avait par ordonnance, commis un avoué ainsi qu'un huissier, avec, pour mission, de si gnifier à M. Charles Humbert la plainte de Bolo.

Bolo écrivait à son défenseur: *Veuillez dire à l'avoué et à l'huissier qui doivent m'être assignés, selon l'ordonnance même du président du tribunal civil, dans mon instance correctionnelle en préparation contre M. Humbert, que j'enregistre qu'ils ne m'ont assigné, sous votre direction, la forme légale au texte que nous avons établi ensemble et qui porte mon approbation manuscrite du 31 octobre 1917. Si cette assignation n'est pas présentée cet après-midi même au visa du Parquet, je porterai plainte contre eux pour avoir volontairement nu à mes intérêts dont ils ont la charge.*

Cordialement vôtre, BOLO PACHA.

Or, hier matin, l'huissier désigné par le président Servin se trouvant absent de Paris, l'assignation n'avait pu encore être signifiée au directeur du Journal.

Le requérant adressa immédiatement au président Servin une véhémement protestation.

Dans l'après-midi, M. Bonzon se présenta donc chez le président Servin, et il obtint que M. Baitry, président de la Chambre des huissiers, fût immédiatement commis pour signifier au parquet du procureur de la République l'assignation de Bolo.

Le parquet ayant répondu par un refus, en invoquant l'immunité parlementaire dont est investi M. Charles Humbert, l'officier ministériel rendit l'assignation à M. Bonzon.

Le défenseur de Bolo adressa immédiatement par la poste, sous pli recommandé, au président du Sénat, en y joignant, avec une lettre de son client dans laquelle celui-ci demande la levée de l'immunité parlementaire de M. Humbert, l'acte de refus du parquet et le texte original de l'assignation: *« Attendu, dit-elle, que M. Charles Humbert a commis envers Bolo pacha un abus de confiance caractérisé; qu'en effet, il a détourné, en la gardant pour lui, une somme de 43.750 francs que Bolo pacha, au début de l'année 1916, lui avait remis se avec le mandat mutuellement accepté de la distribuer entre trois hommes: MM. François-Ignace Mouthon, directeur adjoint du Journal; Muntz pacha, reporter occasionnel du Journal dans les empires centraux, et le capitaine Ladour, chef d'un service de renseignements, les-*

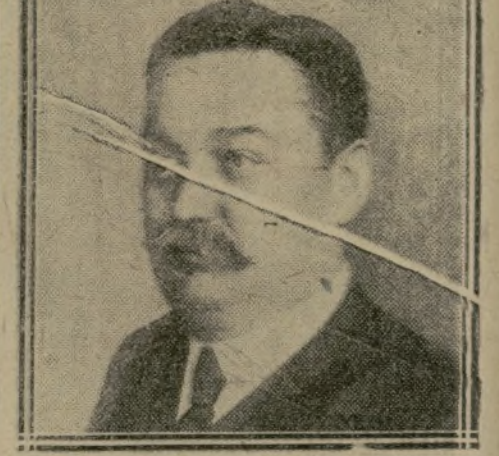
quelles personnes avaient fourni des indications sur la conduite en Suisse d'un homme qu'Humbert avait intérêt à briser. »

Dans son assignation, Bolo invoque que le commencement de preuve par écrit est établi, grâce au chèque actuellement entre les mains du capitaine Bouchardon, qui permettra de retrouver dans la banque qui l'a payé, le chèque acquitté ou endossé par M. Humbert, et il termine en demandant la restitution des 43.750 francs et la condamnation de M. Charles Humbert à un franc de dommages-intérêts.

La décision à intervenir appartient maintenant à la Haute Assemblée.

La procédure au Sénat

Tout porte à croire que la lettre adressée par pli recommandé, au président du Sénat,



M. CHARLES HUMBERT

sera délivrée à son destinataire dans la matinée.

Il paraît donc probable que dans la séance d'aujourd'hui le président fera connaître à l'Assemblée qu'il a reçu une demande en levée d'immunité parlementaire contre un de ses membres, sans indiquer le nom de celui-ci.

Dans ce cas, l'Assemblée décidera sans discussion, de renvoyer la demande, pour examen, devant une commission spéciale.

Cette commission est élue à raison d'un membre par bureau.

Elle nomme un rapporteur, chargé de déposer des conclusions conformes à ses décisions.

C'est sur ces conclusions que le Sénat, en séance publique, est appelé à se prononcer. Cette procédure peut être extrêmement rapide, et le Sénat est susceptible d'avoir à prendre une décision au cours de la séance même où la demande a été déposée.

On se rappelle d'ailleurs que M. Ch. Humbert a déclaré publiquement que, son honneur et son œuvre étant en jeu, il ne ferait aucune opposition à ce que le Sénat décidât à son égard la levée de l'immunité parlementaire.

CEUX QUI VONT JUGER LE PRÉSIDENT MONIER

C'est dans sa séance d'aujourd'hui que la Cour de cassation va examiner la demande de poursuites disciplinaires déposée contre le premier président de la Cour d'appel.

La Cour de cassation se réunit aujourd'hui en conseil supérieur de la magistrature, siégeant à huis clos, sous la présidence de M. le premier président Sarrut, afin de statuer sur la demande de poursuites disciplinaires déposée contre M. Monier, premier président à la Cour d'appel, à la suite du rapport de M. le président Bard.

Quels sont donc ces deux hommes que le grand public connaît peu, alors qu'ils représentent l'honneur de la magistrature tout entière, et qui rendent, en son nom, d'irrévocables arrêts?

Nous l'avons demandé à l'un de leurs familiers qui a bien voulu tracer du premier président et du président rapporteur ces deux fidèles croquis:

M. le premier président Sarrut

De poil jadis roux, la tête penchée sous le poids de ses lourdes pensées, l'œil gris bleu mal fait pour sourire, M. le premier président à la Cour de cassation est d'aspect général sévère et austère.

Il semble qu'il ait mû soigneusement en pratique le conseil de l'Écriture: « Croissez et multipliez. » Personnellement, on l'a vu croître, en une ascension jamais arrêtée, et sa nombreuse famille atteste qu'il n'a pas davantage cessé de multiplier.

M. le premier président Sarrut est un grand magistrat. C'est aussi un grand caractère. Il est droit comme le glaive de la Loi; il est à l'inflexibilité. La sûreté de son attachement à la République s'est manifestée toutes les fois qu'il y a eu danger à la faire. Et, en pleine période du boulangisme triomphant, alors avocat général, réquerant à la Cour d'assises contre l'état-major du parti, il laissa tomber, du haut de sa robe rouge et de sa toque galonnée d'or, ces mots sans sourcilier: « Si vos listes de proscription sont ouvertes, vous pouvez m'y inscrire! »

Il y avait d'autant plus de mérite qu'il est sans fortune et que le soir, en descendant de l'ombibus qui le ramenait quotidiennement à Passy, il employait, à former de jeunes juristes venus à des leçons recherchées, un temps que d'autres eussent consacré au délassement familial.

considérer qu'il ne venait jamais trop tôt à lui.

Mais, en vérité, quel que soit le sommet sur lequel siège aujourd'hui M. le premier président, sa valeur juridique et sa valeur morale, toutes deux hors de pair, permettent de dire qu'il prête encore plus d'éclat à sa fonction qu'il ne peut lui en emprunter.



PRÉSIDENT SARRUT PRÉSIDENT BARD

M. le président Bard

Si M. le premier président Sarrut fut de poil roux, M. le président Bard a toujours été de poil... tout court.

On a dit du canon que c'était un trou avec du bronze autour, M. Bard est un système pileux au milieu duquel brillent deux yeux malicieux et pleins de bonhomie.

M. le président fut surtout M. le rapporteur. Ce fut, en effet, comme rapporteur dans l'affaire Dreyfus que son nom parvint au grand public. On le retrouve — avec des galons en plus — comme rapporteur dans l'affaire Monier. Il est tout à fait adéquat à la fonction, car il n'est rien qui puisse l'embarrasser: son esprit de justice, son impartialité, sa philosophie lui sont de sûrs garants qu'il ne failira pas, et son amour du droit une raison de ne pas dévier.

C'est avec la même philosophie que, le long des quais, il examine au fond des boîtes les monnaies anciennes dont il est grand amateur; et avec la même bonhomie qu'avant de rentrer chez lui, sur cette bonne rive gauche à laquelle il est demeuré fidèle, il boit tranquillement un bock à la terrasse d'un café. — Q. S.

SITUATIONS Brochure envoyée franco PIGIER, 53, rue de Rivoli, Paris

LES CONTES D'EXCELSIOR

LA ROSE FANÉE

PAR ANDRÉ WARNOD

Berneuil, le célèbre chanteur populaire, l'homme de tous les succès, ne jouait pas, ce soir-là. Le music-hall où il était en représentation...

Il remontait la rue de la Gaité, et chaque maison, chaque boutique lui rappelaient quelque souvenir. C'est là que, trente ans plus tôt, encore tout gamin, il avait été apprenti serurier...

Ce petit café-concert existait encore. Il avait subi bien des transformations; mais, comme autrefois, sur la porte était affiché cet avis: M. le directeur reçoit tous les jours de 5 à 7. Pour les auditions publiques, prière de se faire inscrire avant six heures.

Berneuil s'arrêta devant l'affiche et, soudain, une étrange idée lui passa par la tête. Il releva le col de son pardessus, noua un foulard autour de son cou et, se tenant un peu voûté, avec l'air inquiet et embarrassé d'un pauvre homme, il entra au théâtre.

Timidement, il frappa à la porte du directeur: — Je voudrais... j'ai pensé... cela me rendrait service... Je voudrais auditionner...

— Quel genre faites-vous? — Le genre Berneuil. — Que le drôle d'idée! Mais, mon ami, Berneuil a une autre allure que la vôtre et pas mal d'années en moins. Enfin cela ne me regarde pas. Vous auditionnez ce soir. Le chef d'orchestre doit être encore là: arrangez-vous avec lui pour votre musique.

Le soir, en arrivant au théâtre, il lut, parmi les noms de ceux qui devaient auditionner, celui qu'il avait donné, suivi de la mention: genre Berneuil. Il s'amusa comme un gamin de cette mystification. Il retrouva avec un peu d'émotion l'escalier sombre, les couloirs humides et l'écœurante odeur des coulisses du petit théâtre. N'eût-elle qu'une grande loge où s'habillaient déjà quelques misérables acteurs...

... C'était son tour. Il était plus ému que jamais il ne l'avait été. L'orchestre attaqua la ritournelle de sa chanson; il s'avança sur la scène. De l'autre côté de la rampe, la salle lui apparut boueuse et tannée; il y avait des hommes en casquette, des soldats, des femmes en cheveux. Il sentait tous ces gens hostiles, avides de s'amuser cruellement aux dépens des débutants et des malheureux qui venaient auditionner. L'orchestre jouait faux affreusement; la clarinette s'essouffait à vouloir rattraper un petit piston infatigable.

Berneuil commença une romance à la mode, qu'il chantait tous les soirs dans son grand music-hall et, dès les premières mesures, pris tout entier par son art, il ne s'occupa plus d'autre chose. La salle s'était tue et écoutait. Quand il eut fini, une immense acclamation s'éleva. Il avait "empoigné" ce public prompt à s'émouvoir comme jadis il l'empoignait "alors qu'il n'était qu'un petit chanteur de quartier.

Une chanson d'amour, la Rose fanée, était alors son triomphe. Il voulait la chanter comme autrefois, et des souvenirs se précisaient. Un soir comme celui-ci, une femme, des galeries, lui avait lancé une fleur. Début d'une lyrique charmante, celle de ses vingt ans. Et voilà, comme autrefois, qu'un petit bouquet de deux sous tomba à ses pieds. Il le ramassa et leva la tête. Là-haut, une vieille femme était là, qui l'écoutait avec ravissement.

La chanson était finie. Malgré les rappels et les bravos, Berneuil se hâta de regagner sa loge et se démaquilla très vite pour s'en aller avant d'être rejoint par le directeur qui, peut-être, l'avait reconnu. La vieille femme de tout à l'heure l'attendait à la porte: — Oh! monsieur, dites-moi que vous n'êtes pas lui! Votre voix ressemble tellement à la sienne! Tout à l'heure, quand vous chantiez la Rose fanée, j'ai cru l'entendre. Je vous demande pardon, cela a été plus fort que moi. Je vous ai jeté des fleurs, comme il y a trente ans. Il était tout gamin, je n'étais pas bien vieille non plus. C'est le plus beau souvenir de ma vie et, pour y mieux penser, chaque fois qu'on chante ses chansons par ici je viens les écouter... Mais je vous ennuie avec mes histoires.

Berneuil la regardait, très ému. Il hésitait. Allait-il lui dire qu'il était? Mais elle continuait: — Bien sûr, je pourrais aller le voir dans les grands théâtres où il joue à présent ou bien lui écrire. Mais j'ai peur de détruire le souvenir que j'ai gardé de lui. Il était si jeune, si joli, et dame! à présent, il doit avoir presque nos âges. Et puis nous ne nous comprendrions plus: à présent, c'est un monsieur; moi, je suis une pauvre vieille. Je tiens une petite boutique de mercerie, là, tout près. Quand vous passerez par là... Elle lui donna son adresse. Il remercia et s'en alla, sans rien dire qui pût troubler la quiétude de cette "dame aux souvenirs", emportant comme un précieux fétiche le petit bouquet de deux sous.

André WARNOD.

LA CHAMBRE SIÈGE CET APRÈS-MIDI

La Chambre reprend, cet après-midi, ses séances interrompues pendant huit jours, à l'occasion des fêtes de la Toussaint. Il est vraisemblable qu'en l'absence du président du Conseil, la fixation des dates de discussion des interpellations déposées sera ajournée.

ON DEMANDE JEUNE HOMME de 14 à 15 ans, présenté par ses parents pour travail de bureau. Se présenter 88 Champs-Élysées.

DEUX LINOTYPES

Margenthaler Standard, à simple magasin, à vendre. Très bon état de fonctionnement. Accessoires et électro-moteur particulier. S'adresser: 88, avenue des Champs-Élysées, Paris.

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

LES AUSTRO-ALLEMANDS

PASSENT LE TAGLIAMENTO

Ils ont traversé le cours du fleuve au pied des Alpes de Carniole.

Les Austro-Allemands sont parvenus à jeter, hier, quelques troupes sur la rive droite du Tagliamento, en amont de Pinzano. Le point de passage se trouve au pied des Alpes de Carniole, en un endroit où le torrent n'est pas encore devenu rivière et cesse cependant d'être descendu par les escarpements de son cours supérieur.

Si l'ennemi réussit à pousser plus loin, en se glissant le long des montagnes dans la direction de l'ouest, il mettra en danger les troupes italiennes qui s'étaient maintenues dans ce massif jusqu'à la vallée de la Felis, et en avait interdit les passages à l'armée du général Kloban, malgré les vigoureux efforts faits depuis plusieurs jours dans cette direction.

C'est quand cette armée aura pu rompre la barrière qui lui est opposée, mais c'est alors seulement, que la ligne du Tagliamento sera tournée par le nord et devra être abandonnée pour une autre ligne d'eau, située un peu plus en arrière. Et c'est seulement quand une position stable aura été atteinte que l'armée italienne, soutenue par les renforts français et britanniques, pourra se préparer à une revanche dont nous gardons le désir et l'espoir. — JEAN VILLARS.

Un général allemand tué

ROME, 5 novembre. — Deux carabiniers, près de Ponte Udine, ont tué le général allemand Berrér, blessé et fait prisonnier son aide de camp.

A son tour, Hertling va parler de la paix

AMSTERDAM, 5 novembre. — Certains journaux allemands disent que le comte Hertling espère pouvoir exposer à la séance de réouverture du Reichstag, le 22 novembre, le programme politique du gouvernement et déclarer à nouveau que l'Autriche et l'Allemagne sont disposées à conclure la paix.

Le comte Czernin est venu à Berlin surtout pour fixer les termes de cette déclaration. Le cabinet du comte Hertling n'est pas encore constitué. La nomination de M. von Payer au poste de vice-chancelier a été annoncée trop vite; la retraite de M. Heffrich est possible, mais elle est loin d'être certaine; en tout cas à l'heure actuelle, il n'a pas donné sa démission.

Le cabinet espagnol veut rétablir le calme

MADRID, 5 novembre. — M. Garcia Priolo a déclaré que le cabinet s'inspirera d'un esprit de transaction; sa mission primordiale sera de rétablir le calme dans les esprits et de franchir l'opinion publique.

Dans ce but, le gouvernement se propose de pratiquer une politique de clémence. Cette déclaration est considérée comme favorable à l'amnistie. (Havas.)

Les premiers Sammies tombés au champ d'honneur sur le front français

WASHINGTON, 5 novembre. — Le général Pershing annonce que trois Américains ont été tués, cinq blessés et douze capturés à la suite d'un coup de main allemand, samedi, sur le front français.

LES AFFAIRES EN COURS D'INSTRUCTION

M. SCHÖLLER A BIEN AVOUÉ QUE LES MILLIONS DE M. LENOIR ÉTAIENT D'ORIGINE ALLEMANDE

On sait que M. Pierre Lenoir avait désigné comme son bailleur de fonds un industriel zurichois, M. Arthur Schöller, que l'on a vu à tour présent comme administrateur ou comme seul propriétaire de la Société des Filatures réunies de Schaffhouse et de Derendingen, dont le siège est à Zurich. Depuis l'on a affirmé que, sur l'intervention de M. Hoffmann, représentant à Paris cette société, M. Arthur Schöller avait fait l'aveu que les millions destinés à l'achat du Journal venaient d'Allemagne.

M. Hoffmann est rentré hier à Paris. Nous avons pu le rejoindre au moment où il sortait du palais, où il avait été exposé à la justice toutes les circonstances qui avaient accompagné les révélations de M. Schöller et desondariser, en même temps, les Filatures de Schaffhouse et de Derendingen des actes personnels de l'industriel zurichois.

« Je tiens, nous a-t-il déclaré, à ce qu'il ne subsiste aucune confusion entre les Filatures réunies de jama peigne de Schaffhouse et de Derendingen, que je représente, et les usines de MM. Schöller et Cie. M. Arthur Schöller ne détenait que 1.350 actions sur les 12.000 qui représentent le capital social de la société, et c'est à titre d'actionnaire qu'il avait été appelé à faire partie au conseil d'administration de la société, dont il était loin, vous voyez, d'être le propriétaire. »

Dans l'affaire qui lui est reprochée, il a agi à titre purement personnel, et ignorait tout, comme les autres administrateurs du reste, de ses agissements. »

M. Hoffmann se trouvait à Berne lorsqu'il eut connaissance de l'imputation lancée contre M. Schöller père. Il se rendit à Zurich où il eut un entretien avec M. Schöller fils, qui lui annonça la démission de son père.

El M. Hoffmann apprit, de la bouche même de M. Schöller fils, qu'au cours d'une scène tragique, M. Arthur Schöller avait avoué textuellement :

« Oui, j'ai commis l'imprudence de me prêter à servir d'intermédiaire entre des banques allemandes et ceux qui possédaient le Journal, pour transmettre une somme d'environ dix millions. »

El M. Arthur Schöller, pressé de questions, avait précisé :

« Il s'agissait, m'expliquait-on, d'avoir en France un organe susceptible de défendre les intérêts économiques allemands d'après-guerre. »

Après avoir renouvelé ses aveux aux administrateurs qui s'étaient tenus dans une salle voisine durant la tragique scène, il déclara qu'il abandonnait la maison.

Avec lui se retirèrent son fils, son neveu, M. Walter Schöller, et M. Shessey, dont le départ apparut, aux administrateurs, comme nécessaire pour assainir la situation.

En nous quittant, M. Hoffmann nous dit que les faits reprochés à M. Schöller suscitent en Suisse la plus vive indignation.

La journée de M. Drioux

M. Drioux, juge d'instruction, a entendu, hier après-midi, Mlle Germaine Thouvenin, ancienne amie de M. Pierre Lenoir, avec qui elle avait effectué plusieurs voyages en Suisse.

M. Pachot entend un témoin

M. Pachot, commissaire aux délégations judiciaires, a entendu, hier, M. Ode, homme d'affaires, demeurant rue de Saint-Germain, à Courbevoie, ami de M. Lenoir.

Il a reconnu avoir aidé M. Lenoir, lorsque celui-ci avait eu des besoins d'argent. Il s'occupa également du placement d'un certain nombre d'actions du Journal.

La plainte Pierre Lenoir

Devant la chambre des mises en accusation vint, à la suite de l'arrêt rendu dans l'affaire Almercyda, l'opposition à l'ordonnance de soit communiqué de M. Caill, doyen des juges d'instruction, dans la plainte portée par M. Pierre Lenoir contre MM. Charles Humbert, Leymarie et le capitaine Ladoux.

On sait que le procureur de la République a répondu à l'ordonnance du juge par un refus d'ouvrir une instruction.

L'avocat général Gouery développera devant la Cour les conclusions écrites du procureur général soutenant qu'il appartenait au juge Caill de refuser la constitution de la justice civile, la demande de levée de l'immunité parlementaire de M. Humbert devant être formulée avant l'admission de la plainte.

Très vraisemblablement il appartiendra à la Cour de cassation de fixer la jurisprudence en cette matière.

La journée du capitaine Bouchardon

Le capitaine Bouchardon a procédé, hier matin, à deux confrontations. C'est tout d'abord le chanteur napolitain M. Sottolana qu'il mit en présence de M. Porchère, l'ancien conseil de l'égo, pour recueillir leurs explications à propos des deux mallettes et des millions qu'elles renfermaient. Puis M. Porchère fut ensuite confronté avec Mme a comtesse de Mailheroy, née Schipmann, au sujet de voyages que M. Porchère aurait faits en Suisse pour le compte de Bolo.

Dans l'après-midi, le capitaine Bouchardon a entendu M. Maunoury, ancien directeur du cabinet de M. Laurent, préfet de police, sur le chèque Duval, puis un témoin suisse.

De son côté, le lieutenant Bondoux, le coadjuteur du capitaine rapporteur, a recueilli les déclarations de M. Michel Sérano, ancien rédacteur au Bonnet Rouge, sur les relations d'Almercyda et de Marion avec un sous-préfet d'un département jurassien.

Notons en passant ce détail :

Dans la soirée, on vint placer, dans le cabinet du capitaine Bouchardon, un coffre-fort de 750 kilos. Immédiatement le magistrat instructeur y a déposé les documents les plus importants des affaires Bolo et Duval.

Un non-lieu est rendu

en faveur de l'« Action Française »

Ainsi que nous le faisons prévoir hier, M. Morand, juge d'instruction, a rendu cet après-midi une ordonnance de non-lieu dans l'affaire de l'Action Française. Le magistrat estime que « si importants qu'aient pu paraître les documents trouvés au cours des perquisitions » les éléments juridiques d'un complot ne se trouvent pas réunis.

M. Charles Humbert poursuit

Le Journal de ce matin publie un article de M. Charles Humbert, dans lequel le sénateur de la Meuse annonce son intention de poursuivre en cour d'assises, pour diffamation, MM. Gustave Téry et Jacques Dhur.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Activité intermittente des deux artilleries en Belgique et en Haute-Alsace.

Un coup de main ennemi sur nos petits postes à l'ouest de la haute forêt de Cuncy a échoué. Des prisonniers sont restés entre nos mains.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES. — Lutte d'artillerie assez vive dans la région au sud de Corbény.

Des coups de main ennemis sur nos petits postes au nord-ouest de Bezonvaux et dans les Vosges, vers Frapelle (est de Saint-Dié), n'ont valu à l'ennemi que des pertes sans aucun résultat.

Journée calme sur le reste du front.

Front britannique

13 HEURES. — D'après les renseignements complémentaires reçus sur le raid exécuté hier après-midi par les troupes de Londres, vers Gavrelle, nous avons fait dans cette opération 14 prisonniers, capturé 4 mitrailleuses et 2 mortiers de tranchée.

En outre, l'ennemi a subi de nombreuses pertes, dont le chiffre de tués est estimé à une centaine, et ses abris ont été détruits ou incendiés.

Nos propres pertes sont très légères.

Hier soir, un coup de main effectué par un parti de Sherwood-Forsters sur les tranchées ennemies au nord-est de Loos nous a permis de ramener quelques prisonniers et d'infliger des pertes sérieuses aux Allemands.

Dans cette opération, nous n'avons eu également que peu de pertes. Nous avons dispersé sous nos feux, pendant la nuit, vers Hollebeke et Reutel, des reconnaissances ennemies.

20 HEURES 30. — Sur le front de bataille, nous avons quelque peu avancé notre ligne d'avant-postes au cours de la nuit au sud-est de Poelcappelle. A l'ouest de Beuclerae, une attaque à la grenade sur un de nos postes a été repoussée.

Les batteries allemandes ont beaucoup tiré sur notre secteur au nord de la voie ferrée Ypres-Roulers. L'activité de notre artillerie ne s'est pas ralentie.

Le 4 novembre en raison d'une brume épaisse, les vols ont été peu nombreux, sauf sur le bord de la mer. Dans cette région, les avions d'artillerie et de photographie ont pu opérer, et un appareil allemand a été abattu dans un combat. Tous les nôtres sont rentrés.

Front belge

La nuit du 3 au 4 novembre a été marquée par une vive lutte d'artillerie au cours de laquelle l'ennemi a fait usage d'obus à gaz; une lutte de bombes s'est livrée vers Dixmude.

Pendant la journée du 4 novembre, nos batteries ont exécuté de nombreux tirs de destruction, de neutralisation et d'interdiction sur les batteries de Beerst, Queyem, Essen et sur les ou-

vrages de l'adversaire. La réaction de l'ennemi s'est traduite par de violents tirs de dispersion sur nos tranchées et sur nos communications.

Grande activité de notre aviation au cours de cette journée. L'adjudant Demeulemeester a abattu son sixième avion.

Vives luttes d'artillerie sur tout le front durant la nuit du 4 au 5 novembre et lutte de bombes vers Dixmude. Des reconnaissances poussées au nord et au sud de Dixmude, sur la rive est de l'Yser, nous ont donné des renseignements sur la situation de l'ennemi. La reconnaissance du sud de Dixmude a soutenu une lutte de grenades avec les occupants des tranchées adverses.

Aujourd'hui, en raison de la brume, l'activité d'artillerie a été un peu moindre. Nous avons poursuivi systématiquement nos divers tirs sur les batteries ennemies de Beerst et d'Essen et sur les travaux de Dixmude et de Woomen. La réaction adverse a été surtout vive dans la région de Dixmude.

Front italien

L'ennemi, qui a réussi à faire passer en amont de Pinzano quelques forces sur la rive droite du Tagliamento, a accentué sa pression contre notre aile gauche.

Pendant la nuit du 3 au 4 et pendant la journée d'hier, nous avions et nos dirigeables ont bombardé avec efficacité des troupes ennemies dans les conques de Caporetto et de Tolmino et le long de la rive gauche du Tagliamento.

Le 3, en plus des deux appareils signalés hier, nos aviateurs ont abattu trois avions ennemis. L'un d'eux est tombé près de Caldonazzo et les deux autres dans la lagune de Grado.

Fronts russes

FRONT NORD. — Fusillades d'une certaine intensité, particulièrement dans la région de Dvinsk, dans le secteur ouest du lac Sventen, feu violent d'artillerie ouvert par l'ennemi.

FRONT OUEST, SUD-OUEST ET ROUMAIN. — Activité limitée de combat. Fusillades et engagements entre reconnaissances.

FRONT DU CAUCASE. — Dans la région couverte de la mer Noire, secteur de Kalkitcheff, nos détachements ont expulsé les Turcs de leurs premières lignes de tranchées et, en quelques endroits, se sont avancés jusqu'à la troisième.

Nous nous sommes emparés d'un grand nombre d'armes et de munitions.

Dans la région de Kemah, au sud-ouest d'Erzindjan, de petits détachements turcs ont tenté de prendre l'offensive, mais ils ont été repoussés.

Dans la région de Belmiur, nos éclaireurs ont dispersé plusieurs partis turcs.

MER BALTIQUE. — Pas de changement.

Front de Macédoine

(4 novembre). — Duel d'artillerie assez violent entre le Vardar et le lac de Dorian. Activité moyenne sur le reste du front.

LE GOUVERNEMENT RUSSE

EST VIOLEMMENT ATTAQUÉ

Son autorité se trouve considérablement ébranlée et affaiblie.

Les discussions sur la politique extérieure de la Russie, qui ont été marquées par les discours de M. Terestchenko et de M. Mikoukoff au pré-Pariement, continuent à créer une agitation d'une crise politique pourrait surgir à bref délai.

L'accord n'ayant pu se faire sur aucune formule relative à la guerre et à la paix, l'amalgamation entre les vues du gouvernement et celles des organisations démocratiques subsiste. Il est résulté de cette situation que le ministre des Affaires étrangères, en particulier, se trouve ébranlé et anéanti.

Il est allé au grand quartier général, et l'on attend les nouvelles déclarations annoncées pour son retour. M. Terestchenko fera-t-il de nouvelles concessions aux démocrates avancés? Et à quoi ces concessions conduiront-elles? Voilà aujourd'hui une des questions brûlantes de la politique russe.

En même temps d'ailleurs que M. Terestchenko, le ministre de la Guerre est attaqué. On voudrait enlever au général Verkhovskiy la démobilitation des vieilles classes pour la donner au ministre du Commerce. D'un nouveau conflit.

Il y a donc un malaise au sein même du gouvernement. Le 3 novembre, il y a eu au Palais d'Hiver un Conseil des ministres où des divergences se sont manifestées. En présence de ces désaccords de son cabinet, M. Kerensky lui-même se trouve dans une situation difficile et son influence en est légèrement diminuée. Les jours qui viennent pour sont donc être importants. — J. B.

L'attaque contre Gaza

LONDRES, 5 novembre. — Le communiqué officiel de l'armée d'Égypte annonce :

Les opérations contre Gaza continuent et nous sommes en contact permanent avec l'ennemi, au nord de Boer-Sheba.

Le total des prisonniers pris par nous, depuis le commencement de ces opérations, s'élève actuellement à 207 officiers et 2.429 soldats de tous grades.

Au Conseil des ministres

En l'absence de M. Painlevé, les ministres se sont réunis hier matin en conseil, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré.

M. Steeg, ministre de l'Intérieur, a fait signer un décret portant création d'un office national de coordination des secours publics et privés dans les régions envahies ou atteintes par les faits de guerre.

M. Klotz, ministre des Finances, a fait approuver un projet de loi relatif à l'établissement du budget pour l'année 1918.

On sait déjà que ce projet maintient le système des douzièmes provisoires par trimestres pour des dépenses de guerre proprement dites et rétablit le système du budget annuel pour les dépenses civiles dont les prévisions peuvent être établies d'avance.

Pour les dépenses civiles, le budget prévoit un chiffre d'environ 8 milliards pour l'année. La majoration par rapport à une année de paix est due pour la plus grande part au service de la dette publique.

NOUVELLES BRÈVES

Conférence chirurgicale interalliée. — M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de Santé, a présidé, hier matin, au Val-de-Grâce, l'ouverture de la troisième session de la conférence chirurgicale interalliée.

Vice-amiraux italiens cités à l'ordre de l'armée française. — Les vice-amiraux italiens Thaon de Revel, Presbitero, Rendina, Millo, Lorenzo, Visconti sont cités à l'ordre de l'armée française.

Bourse de Paris, 5 novembre 1917

Table with columns: VALEURS, Cours, and VALEURS. It lists various market indices and prices for commodities like flour and oil.

METAUX A LONDRES. — La tonne de 1.016 kilos: Cuivre Chili, disponible, 110 1/2; livrable 3 mois, 110 1/2; Etain, comptant, 237 7/8; livrable 3 mois, 237 7/8; Plomb anglais, 90 1/2; Zinc, comptant, 57.

Advertisement for Nestlé's Condensed Milk and Lactated Flour. Includes the Nestlé logo and text: 'LAIT CONDENSÉ LACTÉE NESTLÉ FARINE LACTÉE'. Also mentions 'LA MARQUE PREFEREE'.

INFORMATIONS

— La médaille d'honneur des épidémies, en argent, a été décernée aux infirmières suivantes :

Mmes des Pres de La Morlaix, infirmière-major S. M. B., hôpital Auvert, à Fez ; De-villers, S. B. M., et Mlle Fradin de Limère, S. B. M., même hôpital ; Mlle Jalaguier (Geneviève), S. B. M., H. O. E. du Mont-Frenet ; Mmes Courson, U. F. F., hôpital militaire Villemin ; Marin, née Lydie de Middelaer, hôpital temporaire Saint-Nicolas, à Issy-les-Moulineaux ; de Subra, née Navelet, infirmière-major, hôpital auxiliaire 36, Paris ; Perret, hôpital auxiliaire 227, Paris ; Prual, en religion Sœur Judith, hôpital V. G. 5, Paris ; Georges Kohn ; Mmes Vermersch (Marie-Louise-Renée), hôpital auxiliaire 219, à Soaux ; L'Hotte, hôpital auxiliaire 23, à Vaux-le-Comte ; Colin, hôpital Favier, à Châlons-sur-Marne ; Mmes de Foucaud, née de Vanoise, S. B. M., hôpital 24, à Epemay ; Du-comet, née Ducor, infirmière-major, hôpital auxiliaire 101, à Rennes ; Mmes Bayle, infirmière-chef, hôpital auxiliaire 101, à Clermont-Ferrand ; Renon, infirmière-major, même hôpital ; Mme Bauche de Saint-André (Yvonne), S. B. M., hôpital complémentaire 20/30, à Modlins.

NAISSANCES

— Mme Robert de Grandy, femme du commandant d'état-major, a mis au monde une fille, appelée Andréa.

MARIAGES

— Le mariage de M. Pierre Taittinger, lieutenant au 20^e chasseurs, décoré de la croix de guerre, président de la Jeunesse plébiscitaire, avec Mlle Gabrielle Guillet, fille de M. Jules Guillet, président du conseil général de la Charente-Inférieure, a été célébré à Saintes, en l'église Saint-Vivien.

— Dans l'intimité, a été célébré, hier, le mariage de Mlle Georgette Desplas, fille de l'ancien ministre des Travaux publics, avec M. Paul Gohier.

— Le R. P. Antoine de Osborne, a béni, en la chapelle du palais de Osborne, à Séville, le mariage de Mlle Amparo de Osborne, sa nièce, avec le duc de Fernando de Quivoga.

— De Londres, on annonce que Lady Marjorie Beckett, veuve du comte de Faversham, vient d'épouser M. Gerassie Beckett, membre du Parlement.

DEUILS

— Les obsèques de M. Paul Tolla, notaire honoraire, ancien président de la Chambre des notaires de Paris, ont été célébrées hier en l'église Saint-Augustin.

Nous apprenons la mort :

De M. Léon Bloy, le célèbre pamphlétaire, auteur du Désespéré, du Mendiant ingrat, de la Femme pauvre, des Dernières colonnes de l'Eglise, etc., décédé à Bourg-la-Reine, dans sa soixante-douzième année ;

De M. Octave Beaumé, ancien président de la Chambre des avoués à la Cour d'appel, chevalier de la Légion d'honneur.

BIENFAISANCE

— M. et Mme Georges Kessler ont offert un déjeuner au comité américain des Avoeués de la guerre en France. Ces généreux bienfaiteurs de nos malheureux mutilés ont donné un nouveau chèque de 100.000 francs pour l'œuvre, avec une garantie de 500.000 francs destinée à l'entretien de l'« Ecole des avoués » pendant l'année 1918.

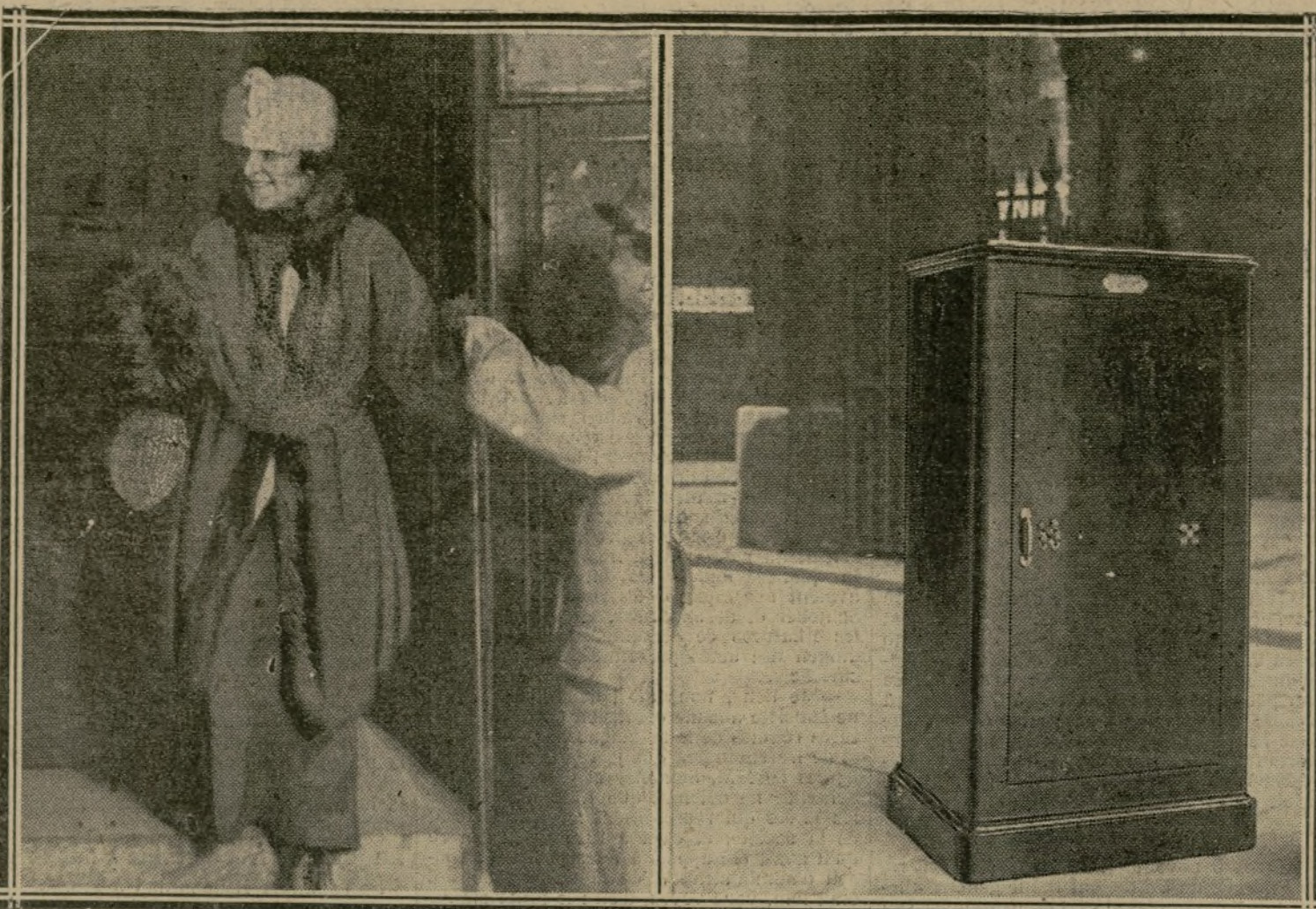
Préface d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Foissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanche et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

SUCCESSION DE M. JACQUES HEBRARD
OBJETS D'ART
PORCELANES ET FAÏENCES
Objets de vitrine, Bronzes, Argenterie
TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES
Livres anciens — Meubles — Tapis de la Savonnerie
Vente HOTEL DROUOT, salle 11, les 8 et 9 nov. 1917.
Exposition mercredi 7 novembre, de 2 à 6 heures.
M. A. COUTURIER, com.-pris., 56, r. de la Victoire.
Experts : MM. Paulme et Lasquin fils.
MM. Chaîne et Simonson.
M. Rahir, Librairie Morgand.

ACCUMULATEUR POL
pour lampe poche
se recharge plus de 100 fois. Une charge donne même durée éclairage continu que 6 piles sèches.
Notice franco. — CRISTEL, ingénieur, Rouen.

LES REPAS sur le FRONT
Maison Centenaire Fondée par APPERT en 1812
Chevallier-Appert fournisseur de l'intendance, a donné son nom au procédé de fabrication des conserves pour l'Armée. — Ses Petits Fois "à la Villageoise" et ses Asperges d'Argenteuil (véritables) sont délicieuses.
Avis : 30, Rue de la Mare, Paris, XX^e, Café, France.

CAPSULES DE MORRHUOL CHAPOTEAUT
LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.
LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.
LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.
Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.



M^{lle} THOUVENIN SORT DE CHEZ M. DRIOUX
M. Drioux, après avoir consulté diverses pièces concernant l'affaire Lenoir-Desouches, a entendu hier l'amie de Pierre Lenoir, M^{lle} Thouvenin. Le capitaine Bouchardon a entendu M. Porchère, la

LE COFFRE-FORT DU CAP^{te} BOUCHARDON
comtesse de Malleroy, MM. Sottolana, Maunoury, Serano et un témoin suisse. Il a reçu... un coffre-fort de respectable dimension, qui ne sera pas trop grand pour contenir les dossiers des affaires qu'il instruit.

B L O C - N O T E S

SOPHIE, reine de Grèce, ne se piquait point d'atticisme. Ecrivant à son bon frère Guillaume, à propos des Alliés, qui lui donnaient de l'ennui, elle les appelait : ces infâmes cochons. Locution qui est peut-être très jolie en allemand et fleurit sans doute communément sur les lèvres des Gretchen, mais qui est assurément aussi répugnante en grec qu'en français. Voilà une Allemande, fille de roi, reine elle-même, qui s'exprime comme les dames du pavillon de la marée. Nous avons eu des reines en France et qui, toutes, ne nous ont pas plu. Mais nous n'avons pu reprocher à aucune d'elles d'avoir été mal disante et grossière en ses propos. « Ces infâmes cochons... » Fi ! la vilaine dame !

Si une Française devenait reine de Grèce, on est persuadé qu'elle tâcherait de s'inspirer de la douce majesté d'Andromaque et de la royale prudence de Pénélope. Si des étrangers débarquaient dans sa presqu'île, elle saurait leur parler avec la même noblesse que l'épouse d'Ulysse, se plaignant aux prétendants avec une dignité si belle et une si vertueuse indignation qu'après des milliers d'années on ne relit point sans émotion ses fermes paroles. Mais, au pied du Parthénon, une Allemande reste la grosse fille à soldats. Et si elle est irritée, elle crie : « Schweine! Schweine! » A ce vilain mot, proféré dans la langue du monde la plus laide, on imagine Homère et Théocrite tendant l'oreille entre les myrtes et se demandant quelle vachère est venue troubler leur repos.

Il faut se rappeler cette petite dépêche de Sophie à son élégant Wilhelm. Ne la lisons pas aux enfants dans les écoles, parce qu'il ne leur faut pas apprendre des gros mots. Mais, quand ils seront en rhétorique — en première, comme on dit aujourd'hui — il ne sera pas mauvais que le professeur de grec, ayant commenté les meilleurs passages de l'Iliade et de l'Odyssee, et fait défiler devant les esprits de ses élèves le cortège des Grecques divines, d'Hélène à Andromaque, et à Nausicaa la Phéacienne, représente Sophie, criant : « Schweine! Schweine! Cochons! Infâmes cochons! » Les élèves de rhétorique seront amenés à faire les comparaisons les plus plaisantes et les plus profitables aussi.

L'infatigable
M. Painlevé était à Londres, il y a quinze jours. Il y est retourné à la fin de la semaine dernière. A peine débarqué à Paris, il a repris le train pour Rome. Il y restera quelques heures et reprendra un autre train. Le métier de président du Conseil n'est pas une sinécure.
Mais M. Painlevé ne connaît pas la fatigue.
Un de ses collaborateurs intimes disait : — Cet homme est étonnant, il ne sait pas ce que sont les besoins de la nature. Il n'a jamais besoin de manger, de boire, de dormir. L'heure n'existe pas pour lui. Il refile à deux heures du matin, après la scierie la plus fatigante ; on croit qu'il va se mettre au lit ? Pas du tout, il examine un dossier. Quant à dîner, ou à déjeuner, on peut lui rappeler dix fois que l'heure est venue, jamais son estomac n'est d'accord avec la pendule. S'il mange, c'est uniquement pour faire comme tout le monde, mais jamais parce qu'il a faim.
M. Painlevé devrait dire son secret aux consommateurs. Vous verriez tout de suite les producteurs baisser leurs prix.

que pussent lui dire ses collègues du journal où il écrivait.
Il ne voulait pas, même par respect humain, faire une chose contraire à ses convictions.
— Mais, si votre victime vous attend dans la rue et vous tombe dessus, est-ce que vous tendrez l'autre joue ? lui disait-on.
Il ne fut pas évangélique jusqu'au bout. Il répondit :
— Alors, nous serons deux et j'aurai mes poings.
Un de ceux qu'il avait le plus houspillés, le chroniqueur Albert Wolf, était également ennemi du duel. Mais il montra son aversion d'une autre façon. Ayant reçu les témoins d'un comédien qu'il avait égratigné, il consentit au duel, mais le voulait « à mort » : au pistolet, à dix pas, avec faculté de marcher l'un sur l'autre. Il fallut que les témoins acceptassent ces conditions.
Le comédien tira le premier, et effleura Wolf. Celui-ci alors marcha jusqu'à deux pas de son adversaire, puis visa froidement.
— Tirez ! Mais tirez donc ! lui cria-t-on.
Il hanna les épaules et tira. Par miracle, il manqua son but.
Mais on ne lui envoya plus de témoins.

Les « sammies » ont voté
Tous les « sammies » actuellement absents des Etats-Unis ont été appelés, hier, à participer aux élections générales du « mayor » et des principaux fonctionnaires de « Greater New-York ». Aussi la rue Sainte-Anne a-t-elle présenté, pendant toute la journée, une animation extraordinaire.
C'est, en effet, à l'hôtel Sainte-Anne, transformé depuis plusieurs mois en



UN OFFICIER DÉPOSE SON BULLETIN DANS L'URNE

« Quarter-master » (Intendance), qu'avait été placée la section de vote pour les officiers, soldats ou marins de l'armée américaine, présentement à Paris.
Bien que le vote ne soit pas obligatoire, il y aura eu probablement bien peu d'absentéistes parmi les « sammies » parisiens.
Les Américains sur le front ont également voté.
Voilà un exemple qui est peut-être appelé à servir de modèle pour les élections législatives françaises de 1918, si, d'ici cette époque, la guerre n'est pas terminée.

Rêve de traître
Naturellement, ce Constantin de Grèce, qui tentait si joliment de nous tirer dans le dos, avait autrefois fait la noce à Paris. Quand il était simple diadoque, il était venu goûter aux plaisirs de la capitale, et ceux qui l'ont vu alors à l'œuvre peuvent affirmer qu'il ne s'amusa pas en Athènes, mais en digne émule de ces Germains qui promenaient dans nos mauvais lieux leurs complets vérités et leurs feutres mous.
On a conservé dans certains établissements fréquentés par le monde « chic »

le souvenir de ses plaisirs. Ils étaient de la plus pure goujaterie.
Eh bien, ayant laissé de tels souvenirs ici, il parait que, devenu roi, il n'avait qu'un rêve : être reçu officiellement chez nous.
Peut-être voulait-il ainsi faire la nique à son impérial beau-frère, qu'il détestait tout en le servant de son mieux.

Ceux d'après-demain
Ce fut une heureuse idée de faire commémorer Guynemer dans toutes les écoles de France. On ne dira jamais assez quelle part nos petits écoliers et nos petites écolières ont prise à cette guerre.
Certes, leurs maîtres ont raison de les tenir à l'écart de la publicité et de faire de l'école un endroit clos sur lequel la curiosité n'a aucune fenêtre ouverte.
Mais, tout de même, il serait bon que ce qui a été fait dans les établissements scolaires de tout ordre, sur l'initiative des maîtres et des maîtresses, ne passât pas inaperçu.

Il y a eu récemment une exposition intitulée : « Ecole et la Guerre » qui aurait mérité d'être vue par tout le monde.
Rien de touchant comme les mille façons que l'enfance a trouvées toute seule, spontanément, pour s'associer au grand cataclysme actuel et aux sacrifices de ses aînés.
On ne dira jamais assez comment tous ces mioches, même les plus jeunes, ont sacrifié leur modeste sou de poche au profit de telle ou telle œuvre de guerre. Quant à la propagande qu'ils font auprès de leurs parents, des amis de leurs parents, pour la collecte de l'or, pour les emprunts, elle est immense et d'une efficacité admirable.
— Telle école de jeunes filles a adopté un certain nombre de filleuls choisis parmi les fils des régions envahies, privés de toute correspondance avec leurs parents. Les lettres qu'elles leur écrivent, les encouragements qu'elles leur donnent, sont charmants. Et ce qu'elles leur envoient de douceurs est indéchiffrable.
Des autorités scolaires japonaises, ayant visité cette exposition de l'« Ecole et la Guerre » dont nous parlons plus haut, en ont été si frappées qu'elles ont demandé aux autorités françaises des copies de certains des documents exposés.
Et l'on sait si les Japonais sont connaisseurs en patriotisme.

Pauvres parieurs
Les habitués du turf vont être désolés. Voici qu'on leur supprime un champ de courses : celui de Saint-Ouen, le plus populaire de tous.
L'industrie a vaincu l'hippisme ! Une puissante usine va s'élever sur les terrains où se disputaient les chances du favori et de l'outsider.
On se prépare à saper les baraques du Mutuel et à défoncer les pelouses.
La guerre aura précipité bien des évolutions. Pauvres parieurs !

LE PONT DES ARTS
Aux enfants qui seront la France de demain, tel est le titre d'un album dont le texte et les dessins sont de Georges Hédou.
Nous nous faisons un devoir de le signaler à nos lecteurs, car c'est une œuvre infiniment saine et noble.
Il est à souhaiter que cet album pénètre dans toutes les familles de France : la semence qu'il déposera dans les jeunes cœurs sera celle qui conviendra pour y faire germer la générosité, la bonté et la grandeur d'âme. Ce sont les qualités essentielles qu'il faut souhaiter à ceux qui constitueront la France de demain.

C'est par les écrits polittiques de Kant que la « Collection des cent chefs-d'œuvre étrangers » débutera. On y relira un certain Traité de la paix perpétuelle, qui est une écrasante condamnation des crimes allemands. Mais Kant était tellement au-dessus de l'Allemagne !
M. Tsugouharu Foujita, peintre japonais, dont on se rappelle le succès le printemps dernier, nous montre de nouvelles aquarelles : curieux mélange du génie japonais et des esthétiques françaises d'aujourd'hui.
LE VEILLEUR.

Opéra. — La représentation de Jeanne d'Arc est remise au 15 novembre en soirée.
Comédie-Française. — La générale de la nouvelle pièce de M. Francis de Croisset, D'un jour à l'autre, aura lieu samedi en matinée, et la première lundi prochain en soirée.
Cluny. — Demain mercredi, à 2 h. 30, répétition générale de Quatre femmes et un corporal, vaudeville en trois actes de M. Charles Daveillans.
Bientéance et solidarité. — « L'Œuvre de l'Artiste Soldat » donnera, demain mercredi, à 2 heures, en matinée de gala un Vaudeville, la première représentation de La Main qui tend l'Épée, de M. Maurin Allou, avec Vera Sergine et M. Roger Gallard, de la Comédie-Française.

UN GRAND EVENEMENT PARISIEN
Mme B. RASMI présente
GOBETTE OF PARIS
fantaisie opérée en 2 actes de M. Carpentier, Colval et Charley
à FEMINA

GAUMONT-PALACE. — Suivant le désir exprimé par les milliers de personnes qui n'ont pu, faute de place, assister à la projection, au Gaumont-Palace, du film : La Puissance militaire de la France, la direction du Gaumont-Palace fait savoir qu'une nouvelle série de représentations aura lieu du 9 au 15 novembre, avec la même adaptation musicale et le concours de Mlle Renée du Minil, de la Comédie-Française.
Apollo. — On répète activement l'Homme à la clef, 5 actes de M. Joachim Ramez, et l'on se demande pourquoi la circulation des voitures est restée un moment suspendue, hier, rue de Clichy ? Renseignements pris, c'était à cause de l'arrivée de l'important matériel nécessaire pour la mise en scène de cette pièce policière à grand spectacle. La répétition générale à bureaux ouverts aura lieu le vendredi 9 novembre.

Comédie-Française, 7 h. 45, scène de Démocratie, l'Eternelle présence, Andromaque et Pelée.
Opéra-Comique, 7 h. 45, la Tosca, Lumières et Papillons.
Odéon, 8 h. 15, la Souris.
Gaité-Lyrique, 8 h. 15, les Mousquetaires de la Reine.
Vaudeville, 8 h. 30, la Revue.
Variétés, 8 h. 15, Polisch et Perlmutter.
Gymnase, 8 h. 30, Petite Reine.
Porte-Saint-Martin, 8 h. 45, Montmartre.
Trion-Lyrique, 8 h. 45, l'Éronique.
Châtelet, 8 h. 45, le Tour du monde en 80 jours.
Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, les Nouveaux riches.
Th. Réjane, 8 h. 45, l'Abri des lois, Gros succès.
Antoine, 7 h. 45, le Marchand de Venise.
Palais-Royal, 8 h. 30, Madame et son filleul.
Athénée, 8 h. 30, les Bleus de l'amour.
Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, l'illusionniste.
Nouvel-Ambigu, 8 h. 15, le Système D.
Renaissance, 8 h. 30, Vous n'avez rien à déclarer !
Cluny, mercredi, 8 h. 30, Quatre Femmes et un caporal.
Déjazet, 8 h. 45, les Femmes à la caserne.
Edouard-VII, 8 h. 45, le Feu du voisin.
Grand-Guignol, 8 h. 30, la Grande Epouvante.
Gaiopins (T. Gut 56-40), 8 h. 30, A part ça, la Grand Jeu, le Prologue.
Michel, 8 h. 30, Plus ça change.
Scala, 8 h. 45, Occupe-toi d'Amélie.
Gaumont, 8 h. 30, Come Along ! (revue franco-américaine).

SPECTACLES DIVERS
Folies-Bergère, 8 h. 30, la Revue.
Olympia, 8 h. 30, Vingt vedettes et attractions.
Ba-Ta-Clan, tous les soirs, Carminetta, opéra à spectacle. Anna Dancoff, E. Frey. Loc. Rog. 30-12.
Nouvel-Cirque, 251, r. St-Honore, Métro Opéra. Concorde-Madeleine-Tuileries. Tous les soirs, formidable programme. Nouveaux débuts.
CINEMAS
Gaumont-Palace, 8 h. 15, l'Autre, de L. Feuillade, Loc. 4, r. Forest, 11 à 12 et à 5 h. Tél. Marc. 46-73.

JE GUERIS LA HERNIE
Nouvelle méthode de Ch. Courtois, Spécialiste, 30, Faubourg Montmartre, 30, Paris (10^e)
Cabinet ouvert tous les jours de 9 à 11 et de 2 à 6 heures.

Maladies de la Femme
La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, et toutes les douleurs des reins et autres maux qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la
JOUVENCE de l'Abbé SOURY
De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent !
JOUVENCE de l'Abbé SOURY
est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soulagée de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage.
Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies, les Métrites, les Fibromes, les Tumeurs, les Cancers, les Hémorragies, les Variétés, les Phlébites, les Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Étourdissements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la dislocation d'une formation qui a duré si longtemps.
La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le Flacon, 4 fr. 25 ; franco gare, 4 fr. 85. Les quatre flacons, 17 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIÈRE, à Rouen.
Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.
Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la signature MAG. DUMONTIÈRE.
(Notice contenant renseignements gratuits) 255

VOIES URINAIRES Maladies de la PEAU
Prostate, Anurie, Impuissance, Scrofulaires, Rétrocession, Filariasis, Métrite, Perte, Écoulement, Démangeaisons, Gales, Dartres, etc.
Consultez les Docteurs Spécialistes de l'INSTITUT MILITAIRE
Grand Cinéma au boulevard de la Chapelle
L'Institut est ouvert tous les jours de 9 heures à 12 heures et de 2 heures à 6 heures.
7 et 9, Cité Milieu
M. de la Chapelle, 914
606 pour dames, 608 pour hommes
Tous les jours de 9 heures à 12 heures et de 2 heures à 6 heures.
VOULEZ-VOUS GUÉRIR ET GUÉRIR RAPIDEMENT
LE VEILLEUR.